

Si la littérature « maritime », tant romanesque qu'historique, et bien sûr personnelle et autobiographique, anglaise, américaine, mais aussi française, est proprement considérable, voire gigantesque, les documents du type de celui qui nous est donné ici, brut, sans fard, issu d'une plume qui ne recherchait aucun effet, sont fort rares. On saura donc gré aux éditeurs de nous l'avoir livré.

Jean-François TANGUY

David STEEL, *Émile Souvestre. Un Breton des lettres, 1806-1854*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2013, 326 p.

Bärbel PLÖTNER-LE LAY, *Redécouvrir Émile Souvestre*, Morlaix, Skol Vreizh, 2013, 286 p.

Pour un écrivain tombé depuis des lustres dans le purgatoire des lettres et dont le nom ne dit sans doute pas grand-chose à la grande majorité des Français et même des Bretons lettrés (ne parlons pas des autres), voir sa vie exposée la même année en deux volumes de grand intérêt n'est pas une affaire banale. Deux et même trois, si l'on ajoute l'édition de la correspondance échangée entre Souvestre et son ami Édouard Turquety, édition dont il est rendu compte par ailleurs. La chose est méritée car si Souvestre est tombé dans l'oubli pour de multiples raisons, plus ou moins pertinentes, il mérite d'en être tiré, sinon pour l'ensemble de son œuvre, trop abondante nous allons y revenir, du moins pour une part significative de celle-ci. Après tout, le « purgatoire » a aussi partiellement enseveli des écrivains d'un autre niveau, tel Anatole France. Le jugement de la postérité n'est pas forcément sûr. Ce n'est pas parce qu'un écrivain (ne parlons pas des hommes politiques), célèbre en son temps, a connu discrédit et/ou effacement après sa mort qu'on peut porter sur lui un jugement pour l'éternité. Notre goût n'est pas forcément plus sûr que celui des générations précédentes. La postérité fait un tri, toujours provisoire.

Les deux ouvrages ici publiés sont dans leur démarche, leur but et leur structure très proches l'un de l'autre. En fait, la vraie différence réside dans le statut de leurs auteurs : Bärbel Plötner-Le Lay, qui a relancé les études sur Souvestre, est hélas décédée et l'ouvrage publié par Skol Vreizh est une biographie inachevée, offerte aux lecteurs à titre posthume, tandis que David Steel nous présente un ouvrage complet. Il est singulier de souligner que les deux ouvrages sont dus à des plumes au départ non-francophones (mais écrits directement en français et en bon français, voire parfois avec bonheur alors qu'un travail universitaire ne se prête guère, en règle générale, aux exercices de style). La réputation d'un créateur peut être plus grande hors de sa patrie, les exemples en sont multiples, tant chez les écrivains que parmi les musiciens ou peintres (Paul Delaroche ou Léon Gérôme, rangés en France dans la tribu infamante des « pompiers », ont une réputation de premier plan dans les pays anglo-saxons).

Même démarche donc : s'agissant de Souvestre, il ne pouvait sans doute pas en être autrement. L'homme s'identifie à son œuvre mais cette œuvre, il l'a produite au cours d'une vie pas toujours sédentaire, loin de là. Ses errances, ses déplacements de Bretagne en Alsace (à Mulhouse, où il fut professeur), à Paris, lieu majeur de son exercice dans la dernière partie de sa vie, et en Suisse, où le coup d'État du 2 décembre l'obligea quelque temps à s'en aller prendre le bon air, les multiples relations que lui valurent ses qualités d'écrivain et de journaliste, sans pourtant qu'il ait jamais été tenté par une vie proprement mondaine, la réception de son œuvre par un public de plus en plus large, en France et sur la fin de sa vie à l'étranger, rendaient presque obligatoire le plan des ouvrages, plans chronologiques qui prennent Souvestre à sa naissance ou avant, et l'accompagnent au long des années, jusqu'à sa mort et au-delà dans le livre de D. Steel, jusqu'en 1837 dans celui de B. Plötner-Le Lay.

Dans les deux cas, donc, les auteurs suivent Souvestre. Dans la totalité de l'homme, pourrait-on dire. Dans ses déplacements géographiques évoqués ci-dessus, dans son évolution professionnelle, professeur, journaliste, écrivain (il se qualifie parfois d'avocat dans certains actes d'état civil mais n'a strictement jamais exercé) ; dans sa vie familiale (deux mariages, trois filles ayant vécu), y compris dans son ascendance et même ses collatéraux ; dans ses amis, certains connus (Turquety, Ange Guépin), d'autres célèbres (Michelet, Edgar Quinet, voire Renan mais qui ne fut pas à proprement parler un « ami », car il appartenait à une autre génération) ; dans ses relations, plus ou moins étroites, avec Édouard Corbière (mais pas avec son fils Tristan), George Sand et autres. Les deux auteurs abordent également, dans les limites ci-dessus posées, son engagement politique et d'idées, modeste mais réel, son républicanisme ferme mais modéré avec son unique tentative (vaine) de se faire élire lors des législatives d'avril 1848 à Morlaix, son opposition constante aux régimes monarchiques jusqu'à l'établissement du système autoritaire bonapartiste qui lui fait horreur ; mais aussi son adhésion initiale, avant qu'il ne prenne un peu de distance, au saint-simonisme, incarné dans sa région natale par la tentative de colonisation phalanstérienne de Louis Rousseau dans la baie de Goulven, au lieu que le fondateur baptisa du prénom de sa femme Emma, *Keremma*.

Mais l'essentiel est quand même consacré à l'œuvre, gigantesque, multiforme et protéiforme. D. Steel mentionne plus de 400 entrées sous son nom dans le catalogue de la Bibliothèque nationale de France. Récits de voyages, description de villes et de pays, contes réalistes ou merveilleux, romans, théâtre (beaucoup de théâtre – c'est même par là qu'il tenta d'atteindre à la notoriété en premier lieu, comme Dumas père ; et, comme chez ce dernier, il n'en reste rien ou presque). Cette immense production eut l'inconvénient... d'être immense. À trop vouloir écrire, il arrive qu'on ne produise pas que des chefs-d'œuvre. N'est pas Victor Hugo ou Voltaire qui veut et encore faudrait-il démontrer que ces deux figures d'exception n'ont jamais rien écrit de médiocre. Ce qui n'est pas le cas. Mais en ce qui concerne Souvestre, le « déchet » est sensiblement plus important. Lui-même en était conscient. Dans

l'état d'esprit « racialement » de son époque, il faisait référence à ses origines celtiques pour justifier son style peu « poli », souvent peu agréable à lire, la Bretagne n'ayant disait-il comme monuments que « des pierres non taillées » (formule absurde, même en ne l'appliquant qu'aux mégalithes, nombre de menhirs étant parfaitement polis). Un autre défaut majeur du corpus « souvestrien » réside dans le caractère moralisateur de beaucoup de ses œuvres tant il est vrai qu'on ne fait pas de la bonne littérature avec de bons sentiments (à ce propos, corrigeons la formule erronée de D. Steel – p. 297 – « Ce n'est pas avec les fins heureuses qu'on fait de la bonne littérature ». Bien sûr que si : nombre de grands romans se terminent « bien », pour les héros s'entend, de *Gil Blas* à *Tom Jones* et à *David Copperfield*, et bien entendu aux *Misérables*, sans parler de *Bel-Ami* qui s'achève par le triomphe de Georges Duroy, dont on ne peut pas dire qu'il soit un modèle de vertu). C'est l'introduction de leçons de morale explicites dans une œuvre qui est évidemment insupportable, rendant nombre de romans « ordinaires » du XIX^e siècle, notamment ceux destinés « aux familles » et qui voulaient ne pas choquer les « bonnes mœurs », tout à fait illisibles aujourd'hui – sauf comme documents d'époque.

Bref, l'oubli qui a frappé Souvestre, si célèbre en son temps dans une bonne partie de l'Europe, n'est pas inexplicable. Restent quand même quelques pépites : ce récit si personnel qu'est *Un philosophe sous les toits. Journal d'un homme heureux* (1851), pratiquement toujours réédité depuis la mort de Souvestre, et peut-être plus encore son œuvre « celtique ». Il fut un des premiers à révéler la richesse de la culture bretonne, à peu près en même temps qu'Hersart de la Villemarqué, avant Luzel (dont la première mission de collecte date de 1867) ou Laurens de La Barre (*Les Veillées de l'Armor*, 1857, *Fantômes bretons*, 1879) et bien avant Anatole Le Braz ou Charles Le Goffic. Citons, au sein d'une production, là aussi, sur ce seul chapitre, considérable, *Les Derniers Bretons* (1836), *Le Foyer breton* (1844), *Scènes de la chouannerie* (1852), *Les Derniers paysans* (1852), etc. Il fit partie de cette génération de Bretons de modeste origine, mais jamais fils d'agriculteurs, qui peuplèrent le milieu intellectuel parisien durant la première mais aussi la seconde moitié du XIX^e siècle ; outre les « régionalistes » cités plus haut, les Corbière, Brizeux, plus tard Paul Féval, Augustin Hamon à la fin du siècle, et bien sûr Ernest Renan, esprit d'une autre dimension – pour la prose s'entend, Tristan Corbière restant un des poètes français majeurs du siècle. Sa manière de vivre, son caractère intime eurent sans doute aussi leur part de responsabilité. Les deux ouvrages signalent son caractère bourru, son manque de sociabilité, bien qu'il ait eu de nombreux amis et encore plus de correspondants, mais le refus des mondanités, la célébration inconditionnelle de la vie de famille paisible (idéal de vie que ne partagèrent pas beaucoup de « grands » écrivains du siècle, même pas ce petit bourgeois à double vie que fut Zola) a sans doute nui à l'enracinement définitif de sa réputation malgré la célébrité qui lui vint sur le tard.

Il n'était donc pas inutile d'attirer à nouveau l'attention sur un de ces intellectuels bretons qui ne furent pas seulement, loin de là, les agents littéraires de récits

funèbres, les amis des fantômes ou les ambassadeurs de l'Ankou (figure à laquelle Anatole Le Braz doit certainement une bonne part de sa notoriété *post mortem* – juste retour des choses). Écrits à quelques années d'intervalle et publiés dans des conditions différentes, les deux ouvrages ont beaucoup de choses en commun, mais les points de vue se complètent souvent avec profit. L'ouvrage de D. Steel est une biographie complète, peut-être parfois un peu austère et où l'accumulation des faits, des titres, voire des analyses (toujours brèves) des œuvres principales ne contribue pas à guider le lecteur avec aisance et facilité. Mais ce n'était sans doute pas le but recherché. La biographie de Bärbel Plötner-Le Lay est en revanche une œuvre hélas inachevée, qui aurait constitué une somme considérable, peut-être de plus de 500 pages, si l'auteur avait vécu. Plus détaillée, quelquefois plus chaleureuse, elle présente aussi des analyses plus fouillées et fort pertinentes des œuvres écrites par Souvestre durant la période envisagée – et celle-là seulement, il va de soi. C'est de ce point de vue que la confrontation des deux livres est de la plus grande utilité.

Demeure un petit mystère qu'aucun des deux livres n'éclaircit : diverses sources indiquent que Pierre Souvestre, né lui en pays bigouden et non dans la baie de Morlaix, l'un des créateurs et co-auteurs, avec Marcel Allain, de *Fantômas*, jusqu'à sa mort prématurée en 1914, fut un petit-neveu d'Émile. Par quel biais généalogique ? Il ne serait pas sans intérêt de le savoir, à défaut de trouver une part bretonne dans le criminel sans visage.

Jean-François TANGUY

Lettres d'Émile Souvestre à Édouard Turquety, 1826-1852, présentation et notes de David STEEL, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Mémoire comme », 2012, 184 p.

Quelque temps avant que les biographies consacrées à Souvestre, et dont il est rendu compte ci-dessus, soient parues aux Presses universitaires de Rennes et chez Skol Vreizh, l'auteur du *Philosophe sous les toits* avait fait l'objet d'une publication d'un autre type, celle de sa correspondance avec son ami Édouard Turquety. On connaît l'intérêt de la lettre intime, si différente de la lettre littéraire (réelle ou fictive) ou, dans un autre domaine, de la correspondance administrative, pour la connaissance du passé. Mais la lettre intime peut elle-même se diviser en (au moins) deux catégories : les correspondances échangées entre « intellectuels », écrivains, créateurs, leaders d'opinion, de Sénèque et Lucilius à Renan et Berthelot ou Marc Bloch et Lucien Febvre, parmi beaucoup d'autres ; et les lettres entre parents, amis et connaissances ne prétendant pas à une influence quelconque dans le milieu intellectuel ou artistique de leur époque.

La correspondance ici éditée relève plutôt de la première catégorie. Souvestre et Turquety furent des amis, proches, puis, au fur et à mesure que la vie et leurs visions du monde les séparèrent, de plus en plus éloignés. L'écrasante majorité des lettres